

SOPHIE CALLE

Sophie Calle fait de sa vie son œuvre. Une œuvre protéiforme, empruntant à de nombreuses pratiques artistiques qui se rejoignent pour constituer une sorte d'autobiographie vivante et ininterrompue. Sophie Calle photographie, filme, écrit, note, inventorie hommes et événements, objets et lieux qu'elle croise au hasard de ses rencontres, fortuites ou provoquées, pour constituer un matériel conséquent qui sert à construire les installations, expositions, films et livres retraçant ses expériences souvent hors normes. C'est en 1979 que commence cette aventure unique, après sept années de voyage à travers le monde. De retour en France, « désœuvrée », dit-elle, Sophie Calle décide un jour de suivre un inconnu dans la rue. Séduite par cette expérience, elle la renouvellera en accumulant photos et notes sur ces trajets aléatoires qui la mèneront un jour à Venise, dans le sillage d'un autre inconnu. Ainsi naîtront *Filatures parisiennes* et, sa première œuvre, *Suite vénitienne*. Ce hasard, qui l'a fait suivre des étrangers, va devenir le fil rouge d'un grand nombre de ses travaux, même si elle se fixe pour chaque nouvelle aventure artistique des règles et des contraintes à respecter. En travaillant souvent à partir de son vécu, qu'il soit triste ou joyeux, en associant image et narration, Sophie Calle impose une nouvelle vision de l'art, sans concession et donc troublante, dérangement et richement provocatrice, empêchant toute indifférence des spectateurs, conviés à partager un intime publiquement exposé. Accueillie dans le monde entier, elle est invitée pour la première fois au Festival d'Avignon.

Entretien avec Sophie Calle

Comment définiriez-vous le travail que vous présentez au Festival d'Avignon ?

Sophie Calle : C'est une exposition, dont le sujet est encore plus proche de moi que certains autres sujets que j'ai pu traiter. C'est un hommage public à ma mère.

Vous avez manifesté le désir d'ajouter à cette exposition un travail sur un texte. Pourquoi ?

Je montre ce projet dans le cadre du Festival d'Avignon et je me suis demandé ce que je pouvais faire de neuf dans un tel contexte. Il se trouve que ma mère, quelques jours avant sa mort, m'a confié ses journaux intimes sans me préciser ce que je devais en faire. Mais elle n'était pas dupe de ce qui pourrait arriver si elle me les abandonnait. Elle me connaissait suffisamment pour s'exclamer « Enfin ! », quand j'ai posé ma caméra au pied du lit dans lequel elle agonisait... C'est la raison pour laquelle j'ai le sentiment de réaliser cette exposition « avec » elle. Je n'ai pas encore eu le courage ou l'envie de lire ses journaux intimes, et cette église m'a semblé un lieu propice pour les affronter. Mais ma mère n'était pas écrivain et je ne suis pas comédienne, même amateur. En fait, cette lecture sera juste une œuvre supplémentaire à l'intérieur de l'exposition.

Combien de carnets lirez-vous ?

La totalité des carnets de ma mère couvre vingt années – de 1980 à 2000 – avec deux interruptions en 1982 et en 1983. J'ai décidé de les lire dans leur intégralité – pour la première et sans doute la dernière fois – dans le cadre du Festival d'Avignon. Je dis « peut-être », parce que je ne sais pas ce que je vais découvrir. Je crains qu'ils ne soient pas tendres à mon égard. Je ne sais pas si ces textes sont « bons », s'il faut les chuchoter, les déclamer. Je ne sais pas combien de temps prendra cette lecture. Entre vingt et trente heures peut-être ? Je m'engage seulement à en finir avant que le Festival ne s'achève.

Cette discontinuité de lecture sera-t-elle construite ?

Je ne sais pas encore, car j'ignore quelles seront les difficultés de lecture que je devrai affronter, si je lirai d'une traite, à intervalles réguliers, ou quand bon me semblera. Je ne sais pas si je lirai pendant dix heures d'affilée – parce que je serai passionnée par le texte, parce que les visiteurs resteront avec moi ou parce que je me sentirai bien – ou si je ne lirai qu'une heure par jour, parce que je trouverai cette lecture trop difficile et que la situation deviendra intenable. Je pourrai peut-être lire à toute allure, pour en finir, je commenterai peut-être les textes que je vais découvrir... Tout est possible.

La présence du texte est une constante dans les propositions artistiques que vous faites. Est-ce une nécessité absolue pour vous ?

C'est ma façon de m'exprimer. J'ai très peu d'idées qui ne soient liées à des textes : il semble que les images ne me suffisent pas.

Comment naissent vos projets ?

Ils naissent de rencontres, de promenades, de réflexions. Souvent un projet entraîne un autre. C'est en suivant un homme à Venise que j'ai, par exemple, eu l'idée de devenir femme de chambre dans un hôtel, car je ne pouvais pas entrer dans la chambre de cet homme. Et c'est en suivant cet homme que j'ai eu envie d'être suivie moi-même, et que j'ai demandé à un détective privé de le faire. Une idée naît d'une autre. Ou bien c'est un hasard absolu, comme lorsque j'ai entendu, en traversant une rue, un aveugle raconter qu'il avait vu, la veille, une chose qui était très belle. Parfois, un projet naît d'une réaction épidermique à une situation de crise, comme la réception d'une lettre de rupture qui me tombe des mains et à laquelle je ne sais pas répondre. En général, l'idée de l'exposition et les questions qui s'y rattachent en découlent immédiatement : ce projet peut-il résister à l'épreuve du mur ? Va-t-il pouvoir occuper les pages d'un livre ?

Le projet *Rachel, Monique* s'est-il créé selon le même processus ?

Pas tout à fait, car au départ, je n'avais pas l'intention de faire une exposition. J'avais installé une caméra au pied du lit de ma mère, car je craignais qu'elle n'expire en mon absence alors que je voulais être là, entendre son dernier mot... Je voulais simplement ne pas risquer de rater ses dernières paroles. Et finalement, j'étais à ses côtés quand elle est morte.

Aviez-vous jamais associé votre mère à vos travaux précédents ?

Elle a fait partie des *Dormeurs*. Elle est également présente dans le premier travail sur le détective qui me suit, *La Filature* et participe au deuxième volet de cette création : *20 ans après*. Mais elle n'avait jamais été le sujet principal d'un de mes projets. Sans doute parce que la plupart tournent autour de l'inconnu, de l'absence et du manque. Et ma mère était là, bien présente. J'ai donc attendu qu'elle devienne effectivement absente.

Cette notion d'absence semble en effet récurrente dans vos œuvres.

Certainement... Une chambre d'hôtel sans client, un aveugle, un homme qui s'en va, un lit vide que l'on remplit, des objets absents, dont on devine la présence à travers le vide qu'ils laissent. Je trouve cela très théâtral : l'idée d'une absence dans des lieux remplis d'objets, dans des lieux qui portent les traces de l'absent. Je ne travaille pas sur le souvenir de l'absence, mais sur l'immédiateté de cette absence, sur le moment même de la douleur.

Vous travaillez sur les objets, les détails, les petites choses, les petites traces. Pourquoi ?

Parce que ces petits détails, ces petits moments, je les trouve bouleversants. Comme dans *Les Dormeurs*, la position de la tête de cet inconnu qui dort dans mon lit, alors que je ne sais rien de sa vie. Cet instant fugace est d'une force étonnante. On voit ça dans *La Fureur de vivre*, quand un homme est en train de mourir et qu'il s'aperçoit qu'il a mis une chaussette rouge et une chaussette bleue...

Dans *Prenez soin de vous*, vous avez travaillé sur une lettre de rupture que vous avez reçue et vous l'avez fait interpréter par quelqu'un d'autre...

Tout simplement parce que je ne comprenais pas ce qui était écrit. Cet homme me disait-il « rappelez-moi, je suis toujours là » ou « adieu, je ne veux plus entendre parler de vous » ou « je vous aime toujours » ou « je ne peux plus vous supporter et je ne sais pas comment vous le dire »... ? Ne comprenant pas ce qu'il y avait derrière les mots, je ne savais pas quoi répondre. J'ai donc demandé à des amies de la lire pour me dire comment elles l'interprétaient. De fil en aiguille, l'idée m'est venue. Et ainsi, j'ai pris mes distances avec le problème, en le transformant en œuvre d'art. Mais ce n'est pas le cas pour tous mes projets. En faisant de ma mère un sujet d'exposition, je ne me suis pas éloignée d'elle, au contraire, je l'ai rendue plus présente en travaillant sur son absence.

Certains de vos projets ont été repris par d'autres artistes et présentés sur des scènes de théâtre. Comment ressentez-vous cette appropriation ?

La compagnie argentine Periferico de Objetos et les britanniques de Forced Entertainment ont repris *Douleur exquise. L'Hôtel* a été mis en scène en France par Caterina Gozzi et interprété par la comédienne Élisabeth Mazev. J'étais craintive lorsque l'on m'a demandé l'autorisation d'utiliser mes travaux, mais ce que j'ai vu m'a agréablement surpris. En fait, je suis quelqu'un qui ne sait pas lire les scénarios et imaginer ce que cela pourrait donner sur scène. Par contre, je vois très bien ce que je peux faire sur les murs d'un lieu vide.

Vous imposez-vous des contraintes préalables avant de réaliser vos projets ?

Elles s'imposent d'elles-mêmes. Pour *Rachel, Monique*, il n'y avait pas de projet, juste un film. D'ailleurs, la première fois que j'ai montré ce film – à la demande de la Biennale de Venise –, je n'envisageais pas autre chose qu'une simple projection. C'est en regardant le film, que des idées me sont venues. J'ai voulu rendre un véritable hommage à ma mère, en mélangeant des choses qui avaient toutes un rapport avec sa mort et avec notre relation. Comme ce projet est toujours « en cours », je rajoute des éléments. Par exemple, j'exposerai une des pages du journal de ma mère. Il s'agit de l'un des rares extraits dont j'ai pris connaissance, car à l'occasion de l'exposition, je publie chez Xavier Barral le livre *Rachel, Monique* et j'ai pu découvrir une vingtaine de pages sélectionnées par l'éditeur. Ma mère écrit : « Inutile d'investir dans la tendresse de mes enfants, entre l'indifférence tranquille d'Antoine et l'arrogance égoïste de Sophie. Seule consolation : elle est tellement morbide qu'elle viendrait me voir sous ma tombe plus souvent qu'à la rue Boulard... »

Vous semblez avoir une réelle attirance pour les cimetières...

Comme ma mère habitait à côté du cimetière de Montparnasse, il a été le jardin public dans lequel elle me promenait lorsque j'étais enfant. Adolescente, je l'ai ensuite traversé quatre fois par jour car c'était le chemin le plus rapide vers mon lycée. Ce cimetière a donc fait partie de ma vie quotidienne jusqu'à mes dix-sept ans. J'y vais beaucoup moins maintenant, sauf pour aller sur la tombe de ma mère. Je voudrais y être enterrée, mais c'est devenu assez compliqué puisqu'on ne peut plus acheter sa tombe avant de mourir, alors que moi, je voudrais l'investir, la décorer et la préparer pour mon arrivée... Mais je ne vis pas pour autant avec les morts. Ma mère est présente parce que ce travail tourne autour d'elle. Je parle d'elle tous les jours. Ce n'est pas un rapport morbide, mais un rapport naturel, et bien vivant.

Comment concevez-vous votre rapport à la fiction et au réel ?

Nous avons fait un film *No sex last night* avec Greg Shephard, au bout de deux années de vie commune. Mais nous n'avons filmé que soixante heures de notre vie ensemble et n'avons gardé qu'une heure quinze de « film » (je préfère le mot « film » au mot « documentaire »). Nous avons cherché dans les soixante heures, ce qui nous paraissait le plus juste par rapport à ce que nous voulions dire de nous. Nous aurions pu faire dix films différents, qui se seraient tous contredits, et qui, pourtant, auraient été tous vrais, puisque nous avons filmé notre vie. Mais nous avons choisi de ne parler que de mon rapport à son amour et de son rapport à sa voiture. Nous aurions pu tout aussi bien parler de nos parents respectifs, de notre rapport à l'argent etc. Tous les films auraient été vrais, et pourtant, aucun n'aurait correspondu à la réalité. C'est la même chose dans mes autobiographies, car je ne parle que de moments de vie choisis. Comme, en plus, j'écris mes projets, on est vraiment dans une fiction qui se nourrit du réel.

Vous êtes devenue à deux reprises un personnage de fiction, dans l'œuvre de deux romanciers.

Quel sentiment cela vous a-t-il inspiré ?

J'apparais en effet dans *Léviathan* de Paul Auster et dans *Explorateurs de l'abîme* d'Enrique Villa Matas. C'est très agréable, et j'aimerais pousser l'expérience encore plus loin. Pour l'instant, je n'ai eu droit qu'à un chapitre !

Lorsque l'on écrit sur vous dans la presse, dans 95% des cas, l'adjectif « inclassable » est accolé à votre nom.

Vous sentez-vous inclassable ?

Pas particulièrement, mais cela me convient, et comme je recule quand on me demande de m'auto-classer, je n'ai pas de formule de rechange. Dans mon travail, le texte est primordial : c'est un plaisir sensuel, même si je ne me sens pas du tout écrivain. Pour autant, je ne peux pas me passer des images, des photographies ou des films – peut-être sous l'influence de mon père qui était collectionneur d'art contemporain – et puis, il y a les performances, quoique plus rares. Bref, difficile de faire un choix...

Quel rapport entretenez-vous avec le théâtre ?

J'y vais beaucoup depuis quelques années. J'aime particulièrement Christoph Marthaler, Pippo Delbono, avec lequel j'ai entamé un projet...

Quel lieu d'Avignon avez-vous choisi pour votre exposition ?

J'ai monté l'exposition *Rachel, Monique* pour la première et unique fois à Paris, dans les sous-sols du Palais de Tokyo. Avant les travaux. Un côté « catacombe », un sol en terre, du mystère, de l'abandon... J'avais vu le travail de Miquel Barceló et de Josef Nadj, dans l'Église des Célestins. Et le lieu me paraissait idéal pour abriter ma mère.

Propos recueillis par Jean-François Perrier

★ ⚡

RACHEL, MONIQUE

ÉGLISE DES CÉLESTINS

DU 8 AU 28 JUILLET DE 11H À 18H

conception **Sophie Calle**

production ARTER/APC+AIA
coproduction Festival d'Avignon, Palais de Tokyo
avec le soutien de la Galerie Perrotin, de la Fondation Luma et de la Fondation Louis Roederer

Rachel, Monique sera publié aux éditions Xavier Barral.